

L'ACHEVEMENT

**RIEN N'EST PERMIS
TOUT EST VRAI**

LA SOCIETE DU MENSONGE EBRANLEE

RIEN N'EST PERMIS TOUT EST VRAI

LA SOCIETE DU MENSONGE EBRANLEE



Rien n'est permis, tout est vrai.



On veut un imprescriptible présent !



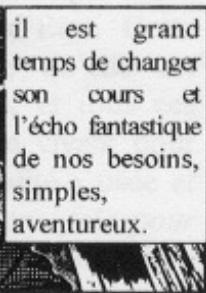
Le bouleversement est notre fond actif essentiel.



L'histoire individuelle et sociale n'est donc pas fatale.



Elle eut pu être autre.



il est grand temps de changer son cours et l'écho fantastique de nos besoins, simples, aventureux.



La société spectaculaire marchande est une société de classes,



où le vécu est aliéné et la subjectivité malheureuse,

qui s'interrompt et qui s'achève.

Rien n'est permis, tout est vrai.

On nous a vanté cet hiver, et ça dure, “notre misère”, pas assez de marchandise, pas assez d'argent, pas assez d'Etat. Cette publicité des “charmes” de cette société telle qu'elle est redoutable et redoutée par elle-même et les siens, et tous ces travailleurs intellectuels qui se distinguent d'elle en vivant pour elle et par elle, dans la routine usée d'une “radicalité” usée *et spectaculaire, à part l'opposition bien affirmée une fois pour toutes à la misère comme au FN, à la hiérarchie comme à la pollution et à la survie, ils ne se sont jamais opposés à rien.* Ce sont des actions sans valeur que les protestations et les serments qu'on a usés au service d'un autre, où des individus faibles deviennent d'autres qui ne disent pas ce qu'ils savent et qui ne savent pas ce qu'ils disent. Ainsi *la scission* s'opère aussi dans l'individu, n'ayant pas le courage d'être vrai et problématique, il devient faussaire, serviteur de toutes les occasions, jamais loyal ni avec lui, ni avec la réalité d'aujourd'hui, ni avec la pensée moderne. Mais ils n'intéressent personne.

On ne cherche ni l'exclusion, ni la marge, ni la tendance dans notre société. Nous cherchons à formaliser la scission qui s'est opérée entre, d'une part, nous et, d'autre part, la société devenue étrangère, nocive aux individus comme au présent, pour réaliser notre devenir social autre.

“ On est tombé dans un piège ” dit un représentant des sans papiers (*France-info*, mars 98. 150 000 sans papiers clandestins se sont dénoncés à la préfecture). A nouveau des individus portent l'étoile jaune, dans cette simplification du monde qui incessamment défait les anciens liens pour de nouvelles clandestinités. Dans la société dite de communication, on fait marcher les individus au nom de la démocratie qui n'est ni là ni ailleurs, ils marchent. Où sont les moments, les temps qui contredisent le système, qui sont indépendants de lui, qui ne sont pas de “ nature ” capitaliste ! L'on voit le retournement dans ces méprisables *temps dépendants fédérés à la société du spectacle* et à sa non-communication, qui attestent le travail et son manque, la marchandise et son manque, la non-communication et son manque.

Aux Etats Unis une institutrice est allée en prison à plusieurs reprises pour avoir aimé un de ses élèves (13 ans) et être aimée de lui ; tous deux sont interdits de se rencontrer et de s'aimer, et sont tenus à un bannissement territorial (extrait d'un reportage de *France 2* Mars 1998). Les enfants perdus de partout, après le suicide d'Hassan dans un lycée de Tourcoing un de ses amis dit “ *Il manquait de rien, il n'avait pas de casier judiciaire (.../...) je me demande pourquoi il a fait ça* ” (reportage *France 2*). Les questions brûlantes accumulées par les faits eux-mêmes, et par les premières critiques des instants qui trouvent cette société pas assez pour eux et nous trop pour elle, car le terrain même du faux et sa dénonciation ont grandi ensemble. *Partout le respect de l'aliénation s'est perdu*, mais on ne sait toujours pas quoi en faire. L'innocence est morte et cela agit plus contre l'individu sans unité et sans

communication, que pour lui et sa société. Il regarde le monde se décomposer, mais ne le voit pas.

Chaque lieu d'un espace social qui est de plus en plus directement façonné par la production aliénée élève un terrain de lutte, de l'école aux transports, aux valeurs, aux conventions, tout se décompose. (citation et plagiat de *La Véritable Scission*). " *Le sérieux est revenu dans le monde* " avec le déclin de la société antisociale et la montée du désespoir en actes qui trouve notre point de rupture et de vérité dans notre histoire, le négatif en lutte, sans son emploi total cependant. Le point de rupture s'opère entre la réalité subversive du désespoir et la tautologie de l'économie. L'économie est devenue essentiellement autonome, les hommes dépendent d'elle, mais l'économie dépend d'eux, et il suffit aux hommes d'arrêter la production aliénée pour provoquer la fin de l'ère de la tautologie et de la non-communication et le commencement de la nouvelle époque de la production historique. Par l'instance retrouvée du réel dialogue social. Mais ces deux moments s'affrontent dans la société comme dans l'individu. L'Etat a malgré tout besoin, plus qu'hier, de ses mouchards, ne comprenant plus car n'ayant plus les instruments de mesure pour comprendre la situation. La police partout pour savoir ce qui se passe autant dans la rue que dans la tête de ses citoyens. La restauration de ces anciens outils que sont le mouchard et la police secrète de l'Etat, montre qu'il sait qu'il ne sait plus, la réalité fatalement est frappante par ses tensions, par la décomposition de la société, elle impose une conclusion aux faits, quelque chose doit se passer. Mais à quoi les hommes pensent-ils ? ou, dorment-ils encore ?

On doit lutter contre la dite richesse. La dite richesse est mensongère, la misère est réelle, la misère est notre cause. Comme elle est la cause et la base du changement.

Nous devons redéfinir le manque et la misère.

Quels besoins ? Quelle misère ? Le besoin de quoi, la misère de quoi au juste ?

Dans la société *dite de communication* où c'est la misère de la communication, la communication de la misère. Ou la communication révolutionnaire avancée et non la dite révolution de la communication, ce qu'il nous faut hériter des conditions de la misère présente, c'est un niveau plus profond de communication et non une prétention à quelque jouissance sous-technique.



Nous sommes deux en présence, ceux qui pensent que cette société ne nous donne pas assez et là serait le manque. Et nous qui savons que ce dont nous manquons, cette société ne peut pas le donner. Elle ne le possède pas. Là est le manque des manques, notre sensualité, notre imagination ne peuvent se nourrir, nous n'avons pas encore *pris* les moyens de produire la vie quotidienne librement construite. Il faut un changement total. *Le matérialisme dialectique nous a appris que la conscience est dépendante de circonstances sociales. Et quand celles-ci nous empêchent de nous satisfaire, ce sont nos besoins qui nous poussent à la découverte de nos désirs, d'où vient l'expérimentation* (extrait de la revue Cobra n°4, texte de Constant). Et la découverte historique et matérielle d'une autre société possible à partir de celle là.

“ *Le refoulé* de la critique prolétarienne est venu au jour ; il a acquis une mémoire et un langage ” (*La véritable scission*). Qui considère la vie du mauvais côté de la société. Y trouve l'histoire des luttes de libération de la vie quotidienne. Rien n'a pu la (*) rendre mauvaise. (*la, s'applique à *vie* [du mauvais côté] sens ironiste, ou, à *l'histoire*. Les deux sens sont bons, rien n'y est à retrancher).

La société du spectacle a eu raison d'individus révoltés, mais pas de tous, certains tombent, cèdent ou disparaissent, tandis que d'autres naturellement sont et émergent. Beaucoup d'individus sont trop pour cette société fermée, car c'est cette société fermée qui n'est pas assez pour grand nombre d'individus. La décomposition sociale permet de mieux établir le contenu de chacun des deux partis, dont l'un exploite ses propres décisions, mais pas celles de l'autre parti, le nôtre. La misère est notre cause à condition que nous sachions la définir et la poser comme l'antagonisme réel de la dite richesse de la production aliénée, comme de la dite communication. L'homme n'est ni riche ni pauvre, il est l'antagoniste de l'emploi actuel de la société telle qu'elle est, dans l'exploitation-destruction menée partout contre la nature et

contre l'emploi de la vie quotidienne. La lutte de classes existe. Nous luttons contre la dite richesse de la société que nous nions, dans la misère sociale quotidienne qu'on ne nie pas. C'est une société sans tendance, partout il n'y a que des points de rupture que l'on voit soit dans les individus, soit dans les assauts contre la marchandise et l'Etat, dans la libération de la vie quotidienne et la reprise en mains des affaires par les prolétaires. Asociaux, droits communs, voyous ou désabusés, cet aspect des choses n'est pas reconnu par " l'intelligence des intellectuels " et globalement par l'Etat et sa police, ses partisans. On pense, on pense souvent que le monde n'est qu'un, que tout est mensonge et que rien n'est vrai.

L'apparition d'événements, que nous n'avons pas fait et que d'autres ont fait contre nous. (film. *Critique de la séparation*, 1961, Guy Debord).

Question à Act Up-Paris : *Estimez vous que la télé parle suffisamment du sida ? " (.../...) Qui parle du sida en prison ? (.../...) Malgré tout, la télé reste un vecteur essentiel. Les actions que l'on mène n'ont de poids que si elles sont filmées. On n'est pas dans une critique de la société du spectacle, on travaille avec ça, dans l'urgence qui est la nôtre "* (Le Monde TRM du 19-20 avril 1998).

L'ONU suspend sa mission d'enquête sur les massacres de réfugiés dans l'ex-Zaïre. " Les massacres ont bien eu lieu. La question est de savoir sur l'ordre de qui " (Le Monde du 12-13 Avril 1998).

Prisonniers de droit commun allemands, " asociaux ", Tziganes et résistants français y furent exterminés par milliers dans ce camp d'extermination nazi de Struthop, construit dans les Vosges en 1941 (Reportage France Culture du 26 avril 1998).

Les lycéens de l'enseignement professionnel (.../...) et parce que le lycée professionnel se vit aujourd'hui comme un lieu de relégation, expriment fortement leur amertume. Les mots qu'ils utilisent " on est traité comme des chiens " (.../...) sont très

durs. (Entretien Mr Meirieu suite au questionnaire ministériel adressé aux lycéens (*le Monde* du 22-23 mars 1998).

(affiche de Mai 1968).

A 20 H, ORTF, LA POLICE VOUS PARLE



(extrait de publicité France 2, avril 98)

FRANCE 2. VOUS ÊTES ICI CHEZ VOUS.

Indépendante elle garantit l'expression des opinions dans leur diversité et expose les faits de façon impartiale.



Et la transformation de nos désirs en événements

(film. *Critique de la séparation*, 1961, Guy Debord).

Djakarta, 15 avril, manifestation des étudiants contre le gouvernement (Le Monde TRM du 19 20 Avril 1998). Et l'absence de démocratie et de liberté.

La critique continue. Dans le mouvement social et le changement formulé, nous cherchons le passage vers le bouleversement total dans le vaste et informe mouvement de contestation planétaire, où tu es ton parti à toi tout seul, dans le vaste et informe champ social dévasté. La misère est devenue publique, sa conscience est l'affaire de tous, l'égalité est là ! L'innocence est morte dans la décomposition sociale. Un appel publié dans un magazine le 12 février informait : “ *Nègres de Guadeloupe, descendants d'esclaves* ” et “ *tous les guadeloupéens* ” de sa décision de boycotter les manifestations commémoratives de l'abolition de l'esclavage et leur demandait de ne s'associer eux-mêmes à aucune des festivités officielles. D'abord, parce qu'il est impossible de “ *fêter sur injonction d'aucune puissance tutélaire anciennement*

esclavagiste ” la fin d’un système dont on continue d’occulter les responsabilités (Le Monde du 26 avril 1998).

Depuis 1997, l’effondrement des sociétés pyramidales (banques, affaires, bourses, industries) d’Asie et dans le monde n’a pas entraîné tous les hommes à trouver les armes critiques de la situation détestable. Ils ont été un peu plus dépouillés pour financer ces sociétés. Payer l’industrie automobile par des primes à l’achat, payer la bourse et les privatisations. Tout tient du miracle théologique plutôt qu’idéologique, où les partis politiques, les syndicats, les associations dites non gouvernementales, se déchirent, s’émiettent. *Tout est venu de la poussière et tout retourne à la poussière (L’Ecclésiaste, Un temps pour tout)*. Le vieux monde de la représentation n’est plus, les records boursiers se succèdent, ils produisent de l’argent qui n’existe pas. La passation à l’Euro, cette monnaie fantôme, est une manière non avouée de dévaluer les monnaies européennes et de faire fondre (fusionner) les dettes des Etats. Les tensions sociales présentes luttent informellement : la réalité contre le mensonge institutionnel, les luttes réelles contre les luttes fabriquées. Tout est vrai, même si elles sont tenues par quelques illusions fragiles sur la représentation et qui permettent encore de donner un semblant de pouvoir à ce qui visiblement n’existe plus.

La pensée moderne est dans l'activité de l'effondrement d'un monde.

A ce point de la chute et de la fragmentation de l'unité de la société spectaculaire marchande, toutes les formes de la représentation, de l'idéologie marchande et de l'Etat, tournent à vide et se parodient elles-mêmes. Qui gouverne et quoi en Russie. Qui gouverne et quoi en Belgique. Qui gouverne et quoi en région Rhône-Alpes. Qui gouverne et quoi dans la ville de Toulon ? *Face à la " gigantesque cleptocratie " pratiquée par celui-ci [le pouvoir], " considérer qu'une économie ruinée et centralisée puisse se transformer en économie de marché sous l'impulsion d'institutions démocratiques devient une absurdité totale " (.../...) Les parrains gèrent la pénurie (.../...) Enfin, l'époque de la Pérestroïka constitue (.../...) "l'âge d'or des mafias soviétiques" (Dossier noir des mafias russes, Hélène Blanc, Balzac-le griot éditeur).*

" le temps n'a plus d'importance "
(publicité téléphone Bouygues)

Dans *Le Monde* du 21 avril 1998,

" Le printemps de Bourges entre organisation militaire et leçon de démocratie "

" Technologie. Comment savoir avec qui on communique sur internet ? "

" Affaire de logique ". " Les nombres heureux. 1998 est un nombre heureux. Plus délicat : Quels sont les nombres malheureux ? "

" L'homme est imprévisible, c'est prévu " (Publicité de la mondiale info-assurance).

NTM n'a pas de solutions (.../...) On a d'abord envie de tenir un langage de proximité, pas d'énoncer des généralités.

révolutionnaires. Quand tu assouvis une passion comme nous depuis quinze ans, tu finis par passer à côté d'autre chose. Aujourd'hui, on a plus envie de s'adresser à ceux qui nous entourent que de combattre un système qui ne changera pas (Le Monde du 26 Avril 1998).

A quoi pensons-nous, à l'effondrement d'un monde sans importance, où on dévalorise, où on est dévalorisé, où on sacrifie, où on est sacrifié, dans l'anti-situation où nous sommes, où il ne reste qu'à se libérer. Le détournement est le changement radical de la société, il n'a pas d'autre but.

Lyon, avril 1998

Quant à votre approbation, c'est à l'événement à vous la demander (Caldéron, La vie est un songe).

L'art étant contesté totalement, la contestation est donc des expressions de l'art celle qui les contient toutes ; la dérive en est l'une des plus aventureuses.



Emeutiers albanais s'adressant aux protestataires de France en décembre 95 ; de Belgrade 96-97 ; les défilés blancs de Bruxelles ; de Vilvoorde 97 et de Strasbourg mars 97.

VOYAGE EN COREE DU SUD ET EN ALBANIE

Autant sont inquiétantes les insurrections, parce qu'elles ramènent effectivement la démocratie, et d'abord contre ceux qui l'ont si manifestement gommée de chaque aspect de la vie : les propriétaires bureaucratiques de la société. Face à ce qui s'est passé en Albanie, ils ont toutes les raisons de s'inquiéter : les émeutiers n'ont pas revendiqué autre chose que " la résolution de faire soi-même son histoire ". C'est là le sens de cette " sauvage " et " incompréhensible " négation qui vient de bafouer l'Etat.

Une nouvelle géographie universelle et physique, destinée à la génération présente, est en train de naître sur les décombres de la liquidation d'un monde qui n'est déjà plus, ignorant toutes frontières, comme toutes séparations. Les émeutiers de la banlieue Albanie nous ont fait voyager au delà des désespérantes couleurs vives des protestations intégrées. Les albanais ont rompu (un avant-goût) la circularité, le répétitif de la crise permanente de l'économie marchande, rompant le cycle de liquidation-protestation-négociation. L'insurrection albanaise de février-mars-avril 1997 révèle l'état exact du pourrissement de la société et de ses institutions, où tout est contenu dans argent-mafias-ruine. “ *Une infime minorité enrichie par la ruine de l'ensemble de la population* : la formule, énoncée par Saint-Simon au lendemain de l'effondrement de la Banque royale de John Law, est d'actualité en Europe de l'Est, où des “pyramides financières” n'en finissent pas de ravager les économies” (*Le Monde Diplomatique*, avril 97). Mais à l'est comme à l'ouest, existe-t-il autre chose que cet enrichissement pyramidal. Qu'en disent les Coréens du sud, comme ceux du nord et les travailleurs, chômeurs, de Vilvoorde et ceux du monde entier ?

Nous devons donc rétablir les faits et leur sens réel dans leur signification révolutionnaire, anti-étatique. “ L'information ” détenue par le pouvoir s'affiche par son unité crapuleuse à donner la même version des faits, tout en dénonçant sa propre ignorance sur l'Albanie. Nous démontrerons dans le même temps, en arrachant au pouvoir l'unicité de l'information, ce qu'est ce pouvoir, sa réalité foncièrement réactionnaire, totalitairement, et quand il est face à un mouvement insurrectionnel qui ouvre pour le monde la voie à la lutte sociale et provoque le retour des masses, refoulées et écrasées par la domination –fusion étatico-mafieuse–, sur la scène de la vie historique, si vite enterrée par cette même domination. Et dénoncer les bas procédés de sa presse, qui ne retient de

l'insurrection que celle d'une mafia quasi-généralisée dans le sud de l'Albanie et, oh ! surprise, dans les environs de Vlora.



Mais l'ambition la plus haute du spectaculaire intégré, c'est encore que les agents secrets deviennent des révolutionnaires, et que les révolutionnaires deviennent des agents secrets.

Les faits répondent à la question du dépassement, puisque dans la mesure où un événement est révolutionnaire, il se rapproche de la vérité dont il crée les conditions pratiques ; il n'a pas besoin de clarifications supplémentaires, mais il est lui-même sa propre clarification. L'acte révolutionnaire des albanais a été de liquider en quelques jours l'inacceptable procédé de l'inacceptable survie ; les émeutiers ont vu qu'il n'y avait ni espoir, ni possible dans l'état d'effondrement de l'économie marchande, quelqu'en soit sa forme, bureaucratique ou libérale. Où s'était révélée dans le même espace-temps, avec la même outrance, la liquidation sociale *dans et de* la société de masse dépassée. La Corée du sud et l'Albanie se trouvent ainsi rapprochées par leur réponse à la géographie liquidatrice de l'enrichissement liquidateur. Il suffisait d'en précipiter l'événement.

**Ou le prolétariat est aujourd'hui l'objet de l'absence.
Ou le prolétariat est aujourd'hui la présence.**

Une première vague d'émeutes entre décembre 1990 et mai 1991 entraîne la grève générale du 10 mai au 8 juin. Malgré les élections de mars 1991 (qui amèneront au pouvoir les ex-staliniens baptisés en parti socialiste), l'existence et la survie des albanais ne s'améliorent pas. C'est un nouvel assaut des prolétaires albanais qui enflamme commissariats, bâtiments administratifs, usines, tandis que les magasins et les dépôts de vivre sont pillés. Des grèves éclatent, notamment à Tirana, de décembre 1991 à la fin de février 1992.

Au mois de mars 92 les élections conduisent l'ancien médecin de Hoxha, Sali Berisha et son Parti Démocratique, au pouvoir ; et l'Union Européenne a subventionné l'Albanie, 500 millions de dollars dont une partie ira dans les poches des mafias, spéculateurs et membres du parti-Etat d'Albanie. La lutte fractionnelle pour le pouvoir fait rage, avec le même programme du PD, l'ultra-libéralisme et l'enrichissement personnel par la privatisation des entreprises qui jusqu'alors sont restées propriétés d'Etat (de 70 à 80%). Les intrigues de palais qui pillent et pourrissent aussi l'Albanie, entre 1991 et 1993, ont considérablement affaibli les secteurs agricoles et industriels. Les coopératives et les usines sont abandonnées car

les travailleurs préfèrent cultiver leur lopin de terre afin d'assurer leur propre subsistance (50% de la population travaille dans le secteur agricole). Les secteurs industriels les plus importants sont ceux du pétrole et du chrome (4ème producteur au monde, dont l'Allemagne a mis la main sur les plus importantes mines). L'Italie qui a le plus investi en Albanie, représente 50000 travailleurs dans 500 entreprises. On comprendra que la main d'oeuvre albanaise est de faible coût autant pour les entreprises étrangères installées en Albanie, que pour celles en Italie qui exploitent cette main d'oeuvre. Or l'économie albanaise dépend des crédits extérieurs et des devises qu'apportent les travailleurs immigrés albanais. C'est dans cette situation qu'en octobre 96, 200 000 grévistes -pour une population globale de ce pays : 3,3 millions d'habitants- demandaient des augmentations des salaires. L'année 1996 finissait ainsi, et par l'effondrement des banques pyramidales et le ratisage d'une part importante de la population.

La grève devient insurrectionnelle

Le forum démocratico-affairiste des concurrents du pouvoir ne fait pas la même recette, à la mode de Belgrade ; les grèves et manifestations violentes deviennent le décor de la vie quotidienne. Le 20 février 1997, les étudiants de Vlora entament une grève de la faim pour demander la démission de Berisha, mais c'est aux revendications démissionnaires des étudiants que le prolétariat répondra par la grève générale insurrectionnelle. Le 28 février, dans cette même ville, les casernes sont attaquées (pas de résistance de l'armée) ; les grévistes de la faim doivent être arrêtés, 10000 personnes accourent, les insurgés installent des mitrailleuses devant les portes de l'université afin d'en assurer la défense contre la police. La grève générale est déclarée à Vlora et dans les autres villes de la région. Une insurrection éclate à Fier le 2 mars, elle durera jusqu'au 3 mars où l'Etat reprendra le contrôle de la ville. A Gjirokaster la grève générale est déclarée, et ce même jour l'état d'urgence est décrété sur tout le territoire albanais. Le 4 mars en réponse à l'état d'urgence, le prolétariat lance une offensive générale à Vlora, à Gjirokaster et à Saranda où la base navale est prise, les prisonnières sont libérées et où les représentants de l'Etat, les maires sont destitués et remplacés par des Conseils municipaux autonomes. Les premières milices de prolétaires s'organisent.

Devant la faillite totale, les albanais révoltés ont réalisé effectivement la dissolution de l'ensemble de l'appareil d'Etat et de son autorité en un clin d'oeil. “ A Saranda (300 km au sud-ouest de Tirana), un millier de protestataires ont incendié les bâtiments de la police, du SHIK (police secrète), du tribunal, de nombreux magasins, ainsi qu'une succursale de la banque d'épargne. (.../...) A Himara, ville côtière entre Vlora et Saranda, des émeutiers ont mis le feu à la mairie et à la préfecture de police, selon des témoins ” (*Le Monde* du 4 mars). “ A Delvino, un combat sans merci se déroulait mardi soir entre des policiers à bord d'hélicoptères et la population civile et il y aurait “des dizaines de morts” ” (*L'humanité* du 5 mars). “ Des inconnus masqués ont attaqué la préfecture de police et se sont emparés des armes qu'ils ont trouvées, alors que les policiers n'ont pas opposé de résistance ” (*Le Monde* du 4 mars). “ Des révoltés pillent le bâtiment des douanes, puis ils l'incendient ” (*Le Monde* du 11 mars). “ L'atmosphère à Gjirokastër est folle. La révolte populaire se transforme en anarchie totale, il n'y a plus de police, plus d'Etat, plus de règle. La ville s'enthousiasme, s'épanouit, se prend au jeu de la rébellion ” (*Le Monde* du 11 mars). Sans chef, ils ont exprimé leur réalité de vivre dans leurs actes, et dans la parole de l'un d'eux déclarant : “ avoir une arme c'est un plaisir ”. Une “ incontestable ivresse que provoquent chez les combattants l'anarchie ”. “ Les pillages se multiplient, opérés par des hordes de miséreux ou par des bandits. Personne ne se cache, et il y a parfois un air de fête populaire ” (*Le Monde* du 16-17 mars).

Le pillage spontané des armureries a été la pratique critique de la situation, la réponse immédiate à la situation, c'est une réponse stratégique d'une classe qui s'émancipe. “ Dans les villes et villages, c'est le peuple en armes qui exerce le pouvoir. On convoque des assemblées populaires, on assiste à l'apparition d'une organisation de la base vers le haut. La réunion de représentants de plusieurs assemblées populaires à

Gjirokastër correspond à cette image. Même les membres de partis politiques s'en mêlent, comme à Saranda, mais pas en tant que membre de parti. Et, sous un autre angle aussi, il s'agit d'un soulèvement anarchiste : la terreur qui s'abat sur les "territoires libérés" ne laisse pratiquement aucune chance de survie à ceux que l'on soupçonne de faire partie de la police secrète" (*Die Tageszeitung* - Berlin). "L'un des plus âgés, quarante-cinq ans, se fait porte-parole : "nous formons le comité de défense du quartier" " (*L'humanité* du 10 mars). "Dans le sud s'accélère l'organisation de conseils locaux de défense" (*El Pais*). Le caractère émancipateur est indéniable, de même que la prise du pouvoir par les foules insurgées ; où leur première et essentielle arme a été celle de leur conscience commune, celle de renouer avec l'histoire des luttes émancipatrices et de l'auto-organisation. "Le sud a déjà organisé un semblant de gouvernement, en créant un Comité de salut public regroupant onze villes rebelles" (*Gazeta Wyborcza* - Varsovie). "Les rebelles albanais refusent de déposer les armes [c'est-à-dire la quasi totalité du peuple d'Albanie, du nord et du sud]. (.../...) Ceux que le pouvoir appelle les "bandits rouges", les "terroristes soutenus par des services secrets étrangers", ont des airs de milices populaires. Les hommes ont tous des armes et sont soutenus par leurs femmes. Si certains habitants condamnent la destruction d'édifices publics, aucun ne se prononce contre la rébellion" (*Le Monde* du 9, 10 mars).

Un peuple armé est un peuple majeur et conscient de son geste. Même critique de la marchandise, même jeu qu'aux soulèvements de Los Angeles en 1965 et 1992, et comme dans toute banlieue du monde qui s'insurge et détruit le pouvoir étatique, et de la marchandise. Il y eut moins de blessés et de morts que des malfaçons autorisées de produits de consommation courante en font dans un même laps de temps. "Des milliers de coups de feu ont été tirés, mais presque jamais en direction des gens" (*Gazeta Wyborcza* - Varsovie). "L'information" est traitée ici comme partout ailleurs, en

anecdotiques faits divers, en zone trouble que reflètent toutes banlieues. Après les premières heures de surprise, l'Albanie est enfin reconnue au même titre que toute banlieue planétaire, de la vie fiévreuse des classes dangereuses et de leurs sympathiques voyous.

Les albanais sont allés plus loin dans la critique en actes, jusqu'à la destitution de l'Etat, dans la forme organisationnelle, naturelle au prolétariat, qu'est le conseil anti-étatique. " Leur exemple encourage la population d'autres villes à imiter les "territoires libérés" " (*Die Tageszeitung* - Berlin). Le très stalinien journal *l'Humanité* du 10 mars ajoute : " Au centre de Vlora, la manifestation quotidienne. Plusieurs milliers de personnes. Uniquement des hommes. Pas de drapeaux, pas de chefs. Plus personne ne gère la ville laissée à elle-même. Les autorités municipales ont été déposées. La police et l'armée se sont rendues ". " L'armée, elle, selon certains témoignages, se laisserait prendre ses armes ". Rien d'étonnant, l'armée est une armée de conscrits, du milieu populaire. De plus, les militaires ont été autant spoliés et "ruinés" que le restant de la population. Dégoûtés du stalinien Hoxha et du libéral Berisha, c'est une critique totale contre tout Etat et tout totalitarisme. Au sujet des émeutiers, le stalinien Fatos Nano, quant à lui, dira : " Les albanais se sont armés tout seuls ". La liberté retrouve ses fêtes. C'est le commencement de la réappropriation de la vie, pour chaque individu le début de belles amitiés et le début d'un nouveau sens social.

N'en déplaise au monde "démocratique" des droits de l'homme-spectateur, qui a trouvé dans sa presse l'unanimité : des mafias agissantes et organisatrices du soulèvement, malgré toutes les évidences. La contre-attaque réactionnaire s'organise. " Et il est difficile d'estimer le poids du pouvoir occulte de la criminalité organisée, qui a eu une large part dans la révolte populaire " (*La Repubblica* - Rome). Le pouvoir séculaire, aussi, renoue avec son histoire calomnieuse de la désinformation. Des seaux d'immondices sont déversés sur les émeutiers albanais,

hier plaints, aujourd'hui insultés, en confondant sciemment les jeunes prolétaires radicalisés avec la mafia notoire. Les mass média habitués à traiter des affaires de leur maître traitent pareillement ceux qui se libèrent des maîtres. Les mêmes schémas versaillais, et autre délire coutumier aujourd'hui : " Un pays miné par la fracture communautaire. Depuis 1992, les Guègues du Nord ont chassé du pouvoir les Tosques du Sud " (*Libération* du 8, 9 mars). " De même sont réapparus en Albanie le désordre, les clans, le brigandage, qui ont toujours été les facteurs de son arriération " (*La République*). La presse de gauche et celle de droite sont de la même teneur (ce qu'ils appellent la pensée unique). " Les hordes de brigands de grand chemin pillaient les arsenaux en compagnie de la population, la marine de guerre désertait comme un seul homme vers l'Italie (qui, pour eux, rime avec Berlusconi), et les albanais, ruinés par un système attrape-gogos pyramidal –et aussi par leur avidité– commençaient à brader les flingots. " (*Le Canard enchaîné* du 19 mars). Véritablement, aux yeux des valets de l'argent, les albanais sont des bâtards stupides et attardés, veules et pleutres. Berlusconi comme Bouygues ne sont des attrape-cons que pour les albanais, le *Canard* très enchaîné fait fort dans l'humiliation contre-révolutionnaire. Les commentateurs passifs rencontrent leur cohésion dans la peur qu'inspire toute libération révolutionnaire et dans la confusion entretenue des sous-entendus comme des entendus. Même si pour le *Canard enchaîné*, sous la plume de Dominique Durand, ils avouent : " L'Albanie, politiquement pour nous, est une *terra incognita* ". *Le Times* écrit quant à lui sur l'Albanie : " le trou noir de l'Europe ". *Abusus non tollit usum* (l'abus n'enlève pas l'usage) de l'ignorance et du jugement qui mènent le retournement.

" Saccages, dissolution de toute autorité étatique, regroupements claniques : les affrontements en Albanie ne sont ni religieux, ni idéologiques. Cet effroyable désordre pourrait faire l'affaire des nostalgiques du stalinisme à la Hoxha " (*La République*). (Mais les prolétaires y ont répondu clairement : sur

le monument commémorant la proclamation en 1912 à Vlora de l'indépendance de l'Albanie, est peint : Berisha, Hoxha, Hitler). Le président Berisha ex-stalinien (notoire bandit rouge d'hier et bandit libéral aujourd'hui) s'accorde rapidement à trouver des compromis, lorsqu'il faut faire agir la contre-révolution, avec ces bandits rouges, ex-bande à Hoxha (Fatos Nano, dit stalinien modéré, gracié par Berisha) ; avec lesquels le gouvernement italien compose la fameuse salade italienne des compromis, manigances et complots pour l'Etat, etc, connue depuis les années 70. D'ailleurs, l'Italie qui prend la tête pour une force d'intervention en Albanie a d'autres raisons que celles évoquées "d'invasion albanaise". " L'exécutif est d'ailleurs soutenu dans ses positions par une partie de la classe industrielle qui a fortement investi en Albanie ces dernières années. La Péninsule a tablé sur la relance de ce pays en versant plus de 700.000 milliards de liras en 1996. (.../...) Les intérêts en jeu sont donc trop importants pour que l'Italie puisse se permettre de rester figée " (*L'Humanité* du 4 mars).

Lorsqu'on s'accroche au pouvoir pour ses bienfaits mafieux, l'argent n'a pas d'odeur, dit-on. Les uns et les autres responsables de la grande misère et du dépouillement de l'Albanie, comme d'en avoir fait pendant près de 50 ans une prison particulière pour tous les albanais, en font aujourd'hui comme partout dans le monde l'assise de l'enrichissement de quelques-uns au nom du capitalisme pour tous, sur ce qui est déjà ruiné. La ruine permet tous les trafics possibles. C'est ce qui apparaît respectable aux yeux des démocrates, pignon sur rue.

Il fallait faire rendre gorge aux insurgés de cette insulte. A la mi-mars, la réaction contre-attaque : " La situation risquait de se précipiter si Berisha et les siens décidaient de résister coûte que coûte –ce qu'ils semblaient décidés à faire, en réorganisant comme une sorte de force mercenaire une partie de la police et de l'armée (en triplant les salaires)– " (*La Repubblica*). Les

salaires en dollar américain font ressortir de son trou la main d'oeuvre mafieuse que la presse en général cherchait partout ailleurs, dans "le danger de voir se former une espèce de Colombie sur l'Adriatique. Avec une criminalité libre de s'organiser qui deviendrait insaisissable grâce à la complicité de la population" (*La Repubblica*). La désinformation est toujours employée comme fonction contre-offensive, comme exécution sommaire de toute subversion. Telle que : insurgés et leur auto-organisation soient pour la domination synonyme de chaos, de libre échange et trafic mafieux : ils y voient leur propre ombre se profiler, celle des mafias du libéralisme ou bureaucratiques. En fait, ils se projettent dans tout acte indépendant en lui enlevant son indépendance et sa vérité révolutionnaire pour y substituer des luttes d'intérêts de castes.

Egarer c'est gouverner, renvoie à la question sur la contre-révolution : quelles sont, en somme, ses lignes d'opérations en ce moment.

Sur la société du spectacle, la société contre révolutionnaire

Ainsi, il fallait définir les nuances qu'il fallait saisir entre : *fallacieux, trompeur, imposteur, séducteur, insidieux, captieux* ; et qui ensemble constituent aujourd'hui une sorte de palette des couleurs qui conviennent à un portrait de la société du spectacle. Il appartient à la critique anti-spectaculaire d'exposer aussi clairement que possible les périls que doit normalement affronter tout groupe ou tout mouvement social qui s'adonne à la critique sociale, et suivant cette gradation : **Egaré, provoqué, infiltré, manipulé, usurpé, retourné**. Ces nuances considérables ne sont jamais apparues, en tout cas, aux doctrinaires de la " lutte armée ", sur lesquels la méthode a été expérimentée un temps. Aujourd'hui l'application est bien sûr destinée à tout ennemi réel de la société du spectacle : du capitalisme et de l'Etat. En Albanie révolutionnaire, le principe s'adresse tout autant à elle-même qu'au monde extérieur, donc l'isoler, la diviser, pour retourner la situation. Le concept agit ici par isolement, division, retournement : les acteurs du moment révolutionnaire deviennent leur propre ennemi. La réalité et les méthodes employées sont essentiellement policières, ce qui ne signifie pas répression, mais contre-révolution appliquée policièrement.

“ A Tirana, des chars d’assaut circulent dans les rues, montés par des policiers en civil, la population leur a fait bon accueil ” (*France 2*).

Qui ressemble plus à des insurgés qui se sont appropriés un char d’assaut qu’une police en civil ? (**Egarement**).

“ Il y a eu aussi un “sentiment d’urgence” à New York, notamment après l’annonce du massacre d’au moins 18 membres d’un gang armé par des villageois, jeudi, dans le sud de l’Albanie et le naufrage, vendredi, d’un navire albanais après une collision avec une vedette militaire italienne ” (*Le Monde* du 30-31 mars). Et “ de source militaire italienne selon laquelle la vedette albanaise avait été “volée par une bande de criminels” ” (*Le Monde des Médias* du 7-8 avril). “Collision, accident”, ou message fort ? L’éclat traumatique qui n’a pas véritablement pour but d’endiguer le flot d’immigration a fait près de cent morts, et permit ainsi de forger le prétexte pour l’intervention de la force armée en Albanie. (**Provocation**).

“ L’Europe envoie une mission d’exploration pour voir si on peut dépêcher quelques gus afin de protéger l’aéroport de Tirana et, surtout, laisser du temps au temps ” (*Le Canard enchaîné* du 19 mars). L’UE (Union Européenne) : “ Entre qui serions-nous supposés nous interposer ? ” (**Infiltration**).

“ Le recours à la force a été autorisé, en vertu du chapitre VII de la Charte de l’ONU. Plusieurs pays européens, notamment la France (qui a joué un rôle moteur pour le feu vert aux Nations Unies), l’Espagne, le Portugal et l’Autriche, envisagent de participer à la mission ” (*Le Monde* du 30-31 mars).

“ Aider à créer “le climat de sécurité nécessaire aux missions des organisations internationales”. L’Italie a précisé qu’il était question avant tout d’assurer “la protection des ports, de l’aéroport de Tirana et des principales voies de communication, ainsi que de stocks d’aide humanitaire” ” (*Le Monde* du 30-31 mars).

La faiblesse de la réaction albanaise nécessite l’alliance réactionnaire du monde. La force d’intervention avec l’aval de

l'ONU, l'OSCE (organisation pour la coopération et la sécurité en Europe) et de l'UE, a un rôle clairement défini contre-révolutionnaire. Ceci contrairement à son engagement en ex-yougoslavie. Car il ne s'agit pas en Albanie de guerre classique ni d'armées professionnelles conquérantes, mais d'une population en armes avec son auto-gouvernement (quelqu'en soient ses défauts). Rien n'est déterminé davantage par les conditions économiques que l'armée. L'armement, la structure des armées, leur organisation, leur tactique et leur stratégie dépendent directement du niveau atteint par le mode de production et des moyens de communication. Ainsi aujourd'hui la police a englouti l'armée tant les conditions économiques sont fragiles et le profit accru ; le pillage, l'émeute ne sont plus une affaire de boutique de quartier, mais de fait mondiale. L'économie étant aujourd'hui réactionnaire, l'armée-police n'agira que dans ce sens : la dissolution de l'armée au bénéfice d'une police au service de l'économie spectaculaire-marchande. Globalement son armement, sa structure, son organisation, tactique et stratégique, sont policières, au sens total du terme : égarer, provoquer, infiltrer, manipuler, usurper et retourner. Les armées-polices sont les services spéciaux de l'économie, qui agiront en tant que tels.

Malgré l'aveu de tous, et bien qu'il n'y ait pas de pénurie alimentaire en Albanie (si l'état de l'industrie est catastrophique, l'agriculture (la survie) se porte assez bien), la réaction internationale n'étant pas à une contradiction près, question d'infiltration, elle affirmera la nécessité d'apport de denrées quelconques. Toutes les crapules réactionnaires seront ainsi satisfaites lorsque le mouvement révolutionnaire albanais sera entièrement soumis : *ils se sont calmés parce que satisfaits par tous les produits alimentaires qu'ils ont reçu par tonne*. Finalement cette révolte ne serait comme tant d'autres aujourd'hui qu'une question d'argent et de manger (telles les grèves domestiques de 95 en France, toutes catégories confondues, dont les misérables grèves étudiantes, qui n'ont toutes réclamé que de l'argent). On comprend aisément que

l'aide humanitaire n'est qu'infiltration et la reprise en main de la situation en la retournant. L'aide humanitaire n'est donc qu'un procédé (arme et tactique) de police afin de procéder au retournement final, pour la reprise en mains de la situation. Les unités déguisées en aide humanitaire sentent la formation policière à plein nez : plus que l'odeur des bottes, plus que la violence, ce sont les méthodes employées pour la sécurité de l'Etat qui trahissent leur appartenance. (**Manipulation**).

Celui qui contrôle les voies de communication (port, aéroport, route, l'information-désinformation, etc) est celui qui contrôle la totalité. Le répugnant journal *L'Espresso* de Rome, dans le retournement en avant-garde ira lui plus loin : il prépare le terrain sur lequel va s'appuyer la réaction et sa police sur le terrain réel. Couper les lignes de l'ennemi, l'isoler, l'infiltrer, remettre en place les structures de protection de l'Etat afin qu'il intervienne en toute "indépendance nationale" et contre-révolutionnaire, et ceci sur l'indépendance des actes des insurgés et la trop visible détermination. L'Espresso a donc découvert " qui a fait échouer, dans la nuit du 9 au 10 mars, en Albanie, le fragile compromis politique auquel les différentes parties étaient parvenues après une longue journée de négociations sous les auspices du gouvernement italien à Tirana ? Les milieux diplomatiques italiens à Tirana n'ont aucun doute là-dessus : la criminalité organisée. C'est ce que démontre, du reste, le lien entre le regain d'anarchie dans le pays et l'exode massif en direction des côtes italiennes. La mafia albanaise avait déjà décidé d'exploiter l'occasion fournie par la crise politique et institutionnelle pour accéder à une dimension internationale qui, jusqu'à présent, lui faisait défaut. Elle n'a pas toléré de voir ses projets contrariés par un compromis prématuré". Un compromis à la façon italienne, que le journal *L'Espresso* connaît bien, comme il sait manipuler les mensonges. (**Usurpation**).



Contre-révolution, contre-vérité. Le mensonge est le subit.

Celui-là ne veut rien savoir sur la réalité, il opte pour la sécurité de la version officielle. La misère et la restriction sont sa seule amie.

C'est un terrain nouveau sur lequel la réaction internationale ne fut pas prête. Par sa surpuissance elle peut toujours croire trouver quelques remèdes à ses maux, qui se développent partout dans le monde de l'achèvement, comme scission de la société. Ce siècle a vu apparaître à son commencement une forme de domination sociale sans précédent contre-révolutionnaire ; aujourd'hui cette domination intégrée dans tous les rapports sociaux domine essentiellement par l'achèvement de la contre-révolution : le spectaculaire intégré. Cette domination avait cru trouver la parade définitive à tout mouvement social, en provoquant elle-même de faux mouvements, de fausses révolutions. Avec l'Albanie, elle se

retrouve en arrière de la scène réelle des conflits, puisque les insurgés albanais ont renoué avec la réalité de l'histoire.

Retournement : sens propre. Opération qui consiste à retourner quelque chose ; changement brusque de direction ou d'orientation ; le fait de se renverser, de se trouver tourné à l'envers.

Le retournement a été principalement le fait de détourner, séparer, les individus d'eux mêmes et de leur projet, comme de même des insurgés albanais. D'opposer ceux qui sont enclins à se reconnaître dans les événements albanais, aux révolutionnaires d'Albanie ; qui de fait se sont posés en traîneurs sur la route de la désinformation et qui de fait se sont désolidarisés de l'insurrection albanaise. Dans le même temps, faire **des albanais insurgés, ceux qui ont “ construit ” leur malheur et leur prison**. Le 4 ou 5 mai un pétrolier albanais, portant pavillon du Monténégro, a été arraisonné par la police maritime italienne. Au bout duquel les femmes et les enfants ont été triés et séparés des hommes, mis en camp près de Dürres. Les hommes sont renvoyés en Albanie, et l'Albanie redevient le camp, la prison, où les albanais sont contraints de travailler pour l'ordre. (**retournement**).

Le retournement opéré par tous les alliés du vieux monde, l'opposition albanaise y compris, est de provoquer par le biais des élections législatives le revirement, aux yeux du monde comme aux yeux des albanais, de l'insurrection et des conseils antiétatiques devenus subitement “ réconciliation nationale ” et proétatiques. **Derrière le décor, ils demandent la dissolution ou la capitulation immédiate des comités de salut public.**

Historiosophie générale des luttes dans le mouvement en cours.

Le spectaculaire intégré rend illisible toute réalité présente afin de la retourner ; c'est un appareil qui forge l'opinion publique, cet opium télécommande et téléguide à distance les propos et les gestes, il trompe son monde, il le désinforme.

Le concept de désinformation n'est bon que dans la contre-attaque. Il faut le maintenir en deuxième ligne, puis le jeter instantanément en avant pour repousser toute vérité qui viendrait à surgir (G. Debord. Commentaires sur la société du spectacle).

1989 en Chine, l'opium c'est-à-dire la démocratie marchande installe un pseudo-temps, avec les pseudo-intentions spectaculaires : des hommes désarmés demandent la liberté d'expression et plus de démocratie devant des tanks à Tian an men. Ils se sont trompés de temps et de lieu, pas dans leur revendication, mais dans leur désarmement. Par le spectaculaire diffus Woodstockien, ils ont cru au pouvoir de l'image du mercantilisme de l'économie et de son rêve, l'opium. La Chine s'ouvre à un nouveau marché mondial, et ils sont venus sans

armes, ils y ont laissé et la vie et la liberté. Le spectaculaire diffus a joué son rôle d'ouverture pour la démocratie marchande, par sa fausse opposition à la société spectaculaire marchande concentrée (ouest-est). Ce sont des contradictions internes au capitalisme, qui s'intègrent totalement à son monde. Le capitalisme tente de s'unifier. Il trouve dans le spectaculaire diffus la carotte de la démocratie marchande et sa liberté, et dans le spectaculaire concentré, le bâton à rompre les têtes de ceux qui croient encore que la marchandise était venue les libérer. A ce moment, le spectaculaire intégré est déjà la véritable direction qu'a pris le monde totalitaire, par une démonstration appliquée. Le bâton l'emportera sur l'opium. Désormais la démocratie marchande se passe de la démocratie (quelqu'en soit sa forme), c'est-à-dire de toute illusion d'émancipation et de liberté par la marchandise diffuse. Cette fusion des deux modes capitalistes "diffus-concentré, ou libéral-bureaucratique" se représente par le massacre du printemps de Tian an men ; où la communication à tous par les *mass-média*, où se fait paisiblement admirer la décision déjà prise, avait pour rôle de diffuser l'avertissement au monde du mode de domination que prenait le capitalisme. Mais où s'affrontera la désunion, l'émiettement des gestionnaires du pouvoir. En somme c'est une réplique que l'on retrouve aujourd'hui partout. La nécessité qui mène le jeu est conduite par la nécessité des castes gestionnaires à se saisir du pouvoir, et faire descendre dans la rue les hommes et les femmes.

En Chine, le spectacle a été de ne pas être surpris du tout, et de conduire ce qui était inclus au départ, c'est-à-dire l'ouverture de la Chine entière -comme l'ensemble du bloc de l'Est- au processus du spectaculaire intégré, c'est-à-dire l'ouverture de la Chine au marché mondial dans la phase post-idéologique. Qu'en est-il pour l'Albanie l'isolée, la censurée, la bannie. Ce ne sont pas les albanais qui se suicident, c'est le monde entier qui les suicide, comme ceux de Tian an men. Mais pour l'insurrection albanaise on ne lui pardonnera pas, car elle ne fut menée que par son mouvement autonome.

Le mouvement social qui prend conscience du mouvement brutal qu'il opère par lui-même et en lui-même crée une situation neuve, une situation connue mais non usitée. Il ne fait point défaut au temps mais le temps lui fait défaut. *Laisser du temps au temps*, le pouvoir centraliste, devant la tâche inachevée, met en place la contre-offensive générale réactionnaire. Deux temps, deux mouvements ici s'opposent, l'un fédère ce qui est vivant, l'autre répond en cela qu'il divise, et règne sur la division devenue confusion, par ce qu'il est : confusion car divisé.

Tout d'abord, la victoire facile des insurgés a surpris la réaction mondiale, qui ne sut que faire, sinon de constater les dégâts et le danger " nouveau ". Où beaucoup s'attendaient au massacre " rituel " que ne pouvait faire aboutir qu'un peuple en armes. Ce bain de sang, c'est l'Etat italien qui l'ouvrit en noyant une centaine de personnes (essentiellement des femmes et des enfants qui se trouvaient dans les cales). Ceux qui attendent encore le massacre entre population sont les mêmes qui, lors de l'entrée des versaillais dans Paris aux mains du prolétariat parisien, assistaient en bourgeois au théâtre sanglant fait sur les prolétaires de Paris par la réaction versaillaise. " C'est la première fois, pourtant, qu'une unité de la Bundeswehr fait usage de la force au cours d'une opération extérieure : des tirs d'autodéfense ont été effectués en direction de milices albanaises, faisant un blessé. Plusieurs commentateurs ont voulu voir dans cet événement un indice supplémentaire de la " normalité retrouvée " de l'Allemagne " (Le Monde du 22 mars), et le fait de l'alliance réactionnaire internationale. La réaction au sein de chaque " pays " se trouve elle-même faible, car elle se sait divisée, et sait qu'elle devra trouver des alliances fragiles.

Rien n'a changé, la chute du mur de Berlin n'a pas enlevé les vieux démons de l'anti-communisme primaire et du plaisir de liberticide. L'insurrection albanaise est une victoire sur le passé, au présent, quelque'en soient ses faiblesses, son inachèvement. A toute victoire de lutte du prolétariat, les réactionnaires sont les perdants, et n'aiment pas l'histoire. Et c'est d'ici et de nulle part ailleurs qu'il faut s'attendre au pire.

Ici et là, humanistes, pacifistes, “ la réaction douce ” achète, corrompt, divise, désarme. Dans le Canard enchaîné du 19 mars, les conseils de désarmement sont donnés : “ Ils n'ont pas besoin de Forpronu, mais de fraîche, d'oseille, de grisbi. On pourrait déjà leur racheter chaque arme 100 ou 200 dollars, pour les détruire aussitôt ”. Les conseils des pacificateurs sont toujours les mêmes : qui doit-on finalement détruire ! Le ministre Grec de la défense, Akis Tsohatzopoulos, fait la même déclaration : “ Personne ne contrôle le sud et personne ne veut y aller parce que les risques sont plus grands. Il y a deux urgences : d'une part, récupérer les armes et, à mon avis, on ne pourra pas éviter de les payer, en quelque sorte de les “racheter”, et, d'autre part, veiller à la distribution de l'aide humanitaire ” (Le Monde du 6-7 avril). La mondialisation du spectaculaire intégré passe et passera par bien des horreurs vives ou en demi-teinte au nom de la paix, et du progrès désarmant.

Les albanais ont rompu le cycle de la répétition grève-reprise du travail, ils ont changé leur négociation désargentée en jugement global sur la totalité des représentants de l'ordre établi ; ils ont désespéré rapidement du mode de vie unique existant. La puissance de leur désespoir a transformé la figure de la lutte, qui un temps ressemblait au spectacle de Belgrade, en objet même de la liberté à laquelle ils ont goûté. Tout a changé autour d'eux (a cessé d'être comme c'était). Détruisant la répétition dominant-dominé, auteur-spectateur, spécialiste et base. Ce ne sont pas là des “ professionnels de la révolution ”,

des permanents syndicaux ou des permanents politiques. Et en ce sens ils ont eu la victoire. A la spontanéité des gestes radicaux, dès le début de cette lutte, la vieille bureaucratie stalinienne, les dits opposants ont été non seulement dépassés mais marginalisés ; c'est du fait de l'autonomie des insurgés, et de leur démocratie directe en actes, que cette révolte prit forme. " Une partie du pays a échappé au contrôle du gouvernement, et l'opposition (qui a accepté l'offre de gouvernement d'union de Berisha) s'est discréditée aux yeux des émeutiers " (*La Repubblica*). " Le Parti Socialiste, né de l'ancien Parti du travail de la dictature de l'ancien régime, obtient le poste de premier ministre. Bashkim Fino est nommé. Obscur dirigeant socialiste de 34 ans, il a dirigé la mairie de Gjirokaster, un des chefs-lieux de la rébellion du sud, jusqu'en 1996. Mais il ne pèse pas d'un grand poids dans la région livrée à elle-même, rejetant les partis politiques dans un même sac en les accusant d'avoir trompé les habitants. Car, malgré les premières déclarations gouvernementales accusant les "terroristes rouges" (socialistes) d'être derrière la révolte populaire, personne n'est en mesure d'imposer un semblant d'ordre dans les régions en révolte " (L'humanité du 13 mars). L'opposition albanaise, comme toute opposition dans le jeu du spectacle, n'a d'opposition que celle "clanique". Sa tactique est toujours, au nom de l'intégration, de faire rentrer l'ordre du jeu de clan dans l'ordre général du pouvoir de l'économie. Ici en Albanie où les règles du jeu ont changé, la dite opposition n'y a ni sa place, ni pouvoir sur personne.

Les albanais ont fait comprendre aux dépossédés du monde entier qu'il est réalisable de prendre le sort de sa vie quotidienne en mains, et le territoire, une folie astronomique, un luxe. Un temps pour discourir, un temps pour l'action, là les armes critiques sont retournées à la classe dangereuse et contre le spectacle de la démocratie envers tous les grévistes du monde entier qui font de leur liquidation, le spectacle de leur lutte. La possibilité pratique d'un peuple souverain, c'est possible ; l'action immédiate existe contre l'éternité glaciaire

des négociations. On pourra dire que ce n'est pas en vain que ce prolétariat a trouvé la vivacité de la **seule** réponse possible. Comme on pourrait dire que c'est en vain que tournent en rond ces démocrates désargentés de la contestation désarmée (Nous ne considérons pas ici l'arme au sens militaire, " le fusil ", mais l'arme des armes, la critique avant toute chose, au-dessus de toute chose. Les albanais ont triomphé par la critique totale du règne totalitaire par les armes critiques. Ils se sont réappropriés des armes militaires après, pour élargir et maintenir leur victoire et liberté. Le premier but est politique, c'est-à-dire le pouvoir par la démocratie directe en s'approchant de la forme des conseils anti-étatiques. La guerre révolutionnaire est le prolongement de ce but par d'autres moyens). Il est clair que dans l'instant, les grévistes en général ne se sont pas réapproprié la critique comme arme. Or c'est à cela aujourd'hui essentiellement que nous devons travailler. C'est ce à quoi les insurgés albanais ont participé à réaliser. Perspective et départ de lieux : river et dériver à n'être plus tenu à l'Etat, à l'argent, à la police, à la propriété. En Albanie la position sociale est si forte que tous sont obligés de la rejoindre, pour cela ils ont déserté massivement tous les rôles sociaux rétribués, en ceci ils ont ouvert les prisons.

*Ici ou là, bourgeois ou bureaucratique, libéral ou totalitaire, occidental ou tiers-mondiste, l'Etat est toujours ce qui est fondamentalement **extérieur** aux peuples, comme ce qui leur est **complètement étranger**. Si les Etats existent, c'est parce que, finalement, les peuples n'ont aucune existence autonome. Là où il y a Etat, il n'y a que des esclaves. Voilà ce qu'ont compris les albanais dans leur grande majorité.*

Il est entendu que nous utilisons la notion de peuple au seul sens de l'immense majorité des classes dominées, c'est-à-dire ce prolétariat composé de travailleurs, de chômeurs, de femmes, de jeunes désœuvrés et de " déclassés ", tous sans avenir ni illusions, n'ayant aucun pouvoir sur leur vie, et qui commencent déjà à le savoir çà et là. (Les deux derniers

paragraphes sont tirés de : “ *L’Algérie brûle !* Par un groupe d’Autonomes Algériens, juin 1980 ”, éditions *Champ Libre*).

1991-1997 : l’intégration à quoi, quel mode de vie ? Ceux-là ont été déçus par les dits deux modes de vie capitalistes (du capitalisme bureaucratique au capitalisme libéral). La position est convaincante, car à elle toute seule elle a été l’application d’un programme ; d’abord ils ont vécu sans argent, puis sans police, sans armée, sans propriété. Ils ont réalisé leurs besoins dans la plus grande entente (réappropriations de toutes sortes, ils se sont simplement servis). Tout cela les prolétaires du monde entier le voient aisément du fond des ténèbres et du poste élevé de la misère qu’ils occupent, et cette vue leur rend courage. Là, la perspective revient centralement à la souveraineté du vécu, perspective singulière de l’individu dans la dialectique du dépassement organisé qui ouvre son champ d’application immédiat. Ce qu’il y a de phénomène et de phénoménal dans la décision prise par les albanais, c’est d’avoir simultanément dépassé le phénomène répétitif des grèves, le phénomène répétitif des échauffourées inachevées, le phénomène répétitif d’attendre une situation idéale, celle d’être rejoint sur le terrain de la dispute, en armes, en hommes. On n’a pas vu ici surgir d’appel envers une quelconque Europe et ses dites eurogrèves bureaucratiques dépassées par la mondialisation de la contestation. Ceci démontre que l’Isolé (personne ne connaissait l’Albanie) et sa mauvaise réputation est la forme négative, comme négation en actes de la représentation du vieux monde. En Albanie, l’attente n’a pas existé, ils ont goûté en cinq, six ans à l’unique mode de vie existant en cours, et cela leur a visiblement déplu. Désormais la situation ingouvernable a montré très simplement et sans effort jusqu’où pouvait aller la classe du ressentiment. Il sera difficile pour n’importe qui de gouverner un peuple qui a abattu toute autorité et qui le sait.

Les prolétaires albanais n'ont pas fait défaut au temps, mais le temps leur a fait défaut. Ils nous montrent de la même manière que, du jour au lendemain, une insurrection peut libérer un pays entier, mais à laquelle les émeutiers peuvent dans le même temps en avoir un usage limité. Cette limite ne met pas en cause la réalité révolutionnaire, elle n'est que la limite critique du moment, qui ne revient pas essentiellement aux albanais, mais aux prolétaires du monde entier. Il n'y a pas ici, comme ailleurs, de peuple élu ni une marge de prolétaires soumis à une tâche historiquement électorale. Beaucoup espèrent très certainement que les albanais devaient abattre l'Etat, et apporter une société pour tous libérée, tout simplement un miracle. Le miracle ayant eu lieu, la révolution albanaise moderne n'est pas reconnue par ces messieurs, qui naturellement reconnaîtront les rumeurs, les ragots, les calomnies réactionnaires pour véritables. Pour eux c'est pas assez, donc c'est douteux. C'est le procès général du monde de la représentation qui est en cours et que les prolétaires albanais ont entamé. Ils nous apprennent une nouvelle fois le sens de la révolte, et que le point de départ aujourd'hui de toute contestation est l'abolition de l'Etat donc de toutes ses institutions et représentations (extérieures). En se représentant eux mêmes (intérieur) les insurgés ont aboli le spectacle de la représentation. *Maître de ses désirs, il vit le monde, il en fut vu. Et la censure tomba sur lui et sur le monde. Il n'en fut pas moins victorieux.*

Le concept confusionniste de désinformation est mis en vedette pour réfuter instantanément, par le seul bruit de son nom, la révolution sociale. Du point de vue du spectacle, les unités de choc venues des casernes de la désinformation avaient reçu des ordres stricts : il fallait frapper durement la sympathie internationale envers ce mouvement, et ne lésiner ni sur les coups ni sur les insultes, ni sur toute autre forme d'humiliation ; bref il fallait frapper de terreur tous les esprits ; et mettre fin à la rébellion albanaise et d'y faire naître des sentiments nationalistes ou religieux et donc mafieux, à la manière iranienne (via CIA) ou à celle célèbre par l'horreur, algérienne.

Le vieux monde qui finit de creuser son tombeau voudrait maintenant nous y précipiter tous avec lui. Partout l'économie en fusion montre l'espoir qu'elle est, **est** la terreur.

La démocratie directe a trouvé les oreilles qui *ont su* l'écouter ; elle a dénoncé effectivement, et ébranlé, la seule fausse unité qui existe entre la direction au pouvoir et le peuple ; chacun désormais sait que la société n'est pas seulement cet assemblage de *régions*, mais une société de *classes* ; que "l'unité" spectaculaire du monde n'est que *l'unité des antagonismes maintenus policièrement*. Ce n'est pas une question géographique ou "ethnique", c'est une question sociale qui a poussé les insurgés à agir contre les structures du vieux monde : la société spectaculaire-marchande.

L'événementiel est anti-spectaculaire. Le spectaculaire est contre-révolutionnaire. Dans le temps de l'achèvement des temps spectaculaires, la scission s'opère.

Dans la décomposition, l'argent est le nerf de la guerre, toute licence est permise. C'est une société de production technobureaucratique de la communication, elle n'aura produit en fin de compte qu'un monde sourd. Et c'est en définitive les hommes du pouvoir qui seront finalement les plus sourds.

L'unité du monde ne peut être que par la scission du monde.

Cette question est d'un grand intérêt : c'est nécessairement dans de telles conditions que se jouera la suite des troubles dans la société.

La modernité de l'insurrection albanaise se situe dans l'événement que constitue la scission anti-spectaculaire de son mouvement. Ainsi il relie le sens exact du mouvement historique de la critique révolutionnaire dans ce qu'il y a de plus avancé aujourd'hui. Il recrée le monde et son unité, non au sens national et spectaculaire, mais par la conscience de cette époque finie. Une unité tournée vers le monde anti-spectaculaire, une complicité joyeuse pour le mouvement présent. C'est une lutte d'importance considérable,

événementielle, où la scission marque dans la fin de cette longue période réactionnaire, le début d'une autre. Les insurgés albanais ont tourné le dos aux mensonges de la fin de l'histoire en se réappropriant et l'histoire et la critique anti-spectaculaire. Cette critique est essentielle aujourd'hui puisqu'elle contredit les vieux schémas des luttes ouvrières et trouve par là son unité de lutte moderne, son propre sens.

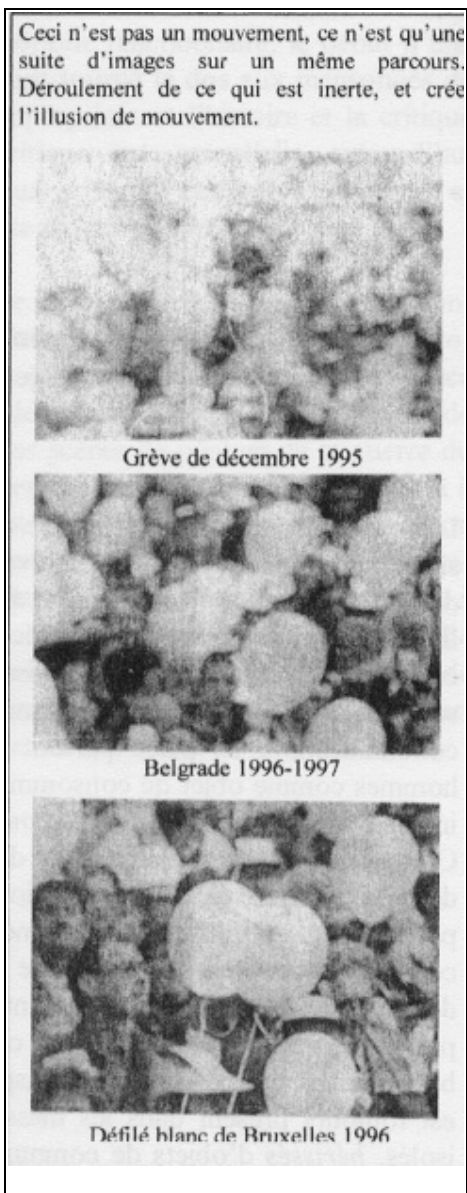
Pour le pouvoir spectaculaire, la contre-vérité passe par la non-communication, un retour "à la normale" de la circulation auto-routière des "consciences". Ceci a demandé une mise en place de moyens de censure considérables. Mieux que toute guerre de communiqués et mieux que les scènes de péplum de la guerre du Golfe, l'Albanie tombe subitement dans l'oubli, le non-lieu : "il ne se passe rien, il ne s'y est rien passé". La contre-révolution s'affronte ainsi à la scission anti-spectaculaire. La non-communication est la communication du spectacle, une réponse à l'événement qui tend lui à la représentation intérieure du monde de l'événement d'une communication généralisée du désir de vivre totalement, et de se séparer du corps mort du capitalisme, de la manière la plus désintéressée qui soit.

En guise d'avertissement à décourager tout découragement.

Les cartes brouillées par la contre-révolution tout au long de ce siècle, qui s'était substituée à la révolution sociale, avaient permis de faire penser que l'écroulement de toutes les idéologies était la fin de l'histoire donc celle même des luttes de classes, et que tout cela *serait* l'événement de cette fin de siècle. Et, aujourd'hui où se sont développés des moyens technologiques de communication, en place partout dans la vie quotidienne des hommes comme objet de consommation marchand, il est devenu impossible de saisir ou de *reconnaître* un moment d'un autre. Comme il est devenu impossible de *reconnaître* un mouvement de ce qui est inerte. La banalisation de tout passe bien entendu par la banalisation du *sérieux*, donc par celui de l'événement, et celui de *la reconnaissance* d'une situation révolutionnaire. Ce défaut sérieux a permis tout autant de spéculer sur ce qui n'est pas, que de tourner le dos à ce qui est, enfant chéri des bureaucrates qui perpétuent cet aspect du masque. Comme cela est toujours présent dans les masses atomisées et les individus isolés, *hérissés* d'objets de communication dont ils n'ont aucun emploi. Chacun passe à côté de l'événement sans même s'en apercevoir. La société dite de communication est venue à la rescousse des signes et méthodes idéologiques défunts, comme opium et retournement de la réalité et de la communication réelle. Cette réalité

masquée réapparaît puissamment, mais n'a pas changé (tandis que les luttes, elles, s'annoncent autonomes, anti-étatiques et anti-spectaculaires) ; l'histoire donne tort aux idéologues, comme elle donne tort à ce système. Pour comprendre, cela nécessite une lecture "nouvelle" du monde sans être coupé de l'histoire des luttes, ni omettre ce que ce siècle a produit. La reconnaissance est donc le point de vue placé sur les hauteurs qui donnent la vue sur l'ensemble de l'histoire et non le fossé de la banalisation. De même que la reconnaissance, c'est l'autonomie de la praxis et la reconnaissance de soi dans le mouvement anti-spectaculaire, la scission.

La reconnaissance révolutionnaire passera donc par la reconnaissance des changements opérant aujourd'hui hors idéologie et mécanismes économiques. Du point de vue de la critique, ces mécanismes sont absorbés par la critique et rejetés pour n'en



garder que le côté pratique de la communication et des changements réels des luttes autonomes.



Au regard de l'Albanie anti-étatique autonome, bien des luttes pourront paraître être d'une façon générale le déclin et la chute d'un mouvement, qui à peine éclos serait déjà mort ; pourront paraître ne pas être à la hauteur de l'insurrection albanaise, ne pas assumer la même qualité dans la praxis. Ce n'est qu'une vue forgée à penser et croire le sens dominant (la fin de l'histoire), un désarmement de toute combativité ; c'est-à-dire, de ne plus savoir lire le mouvement, l'événement. En fait, forger une vue divisée, supprimer son unité. Où l'on pourra alors considérer le mouvement en Albanie *en soi*, comme l'exception qui confirme la règle (d'autant plus que la réaction et la désinformation ont été considérables), un relent

qui somme toute n'a mené à rien si ce n'est à l'aggravation de la misère du pays ; ou, du point de vue idéologique, *le moment*

révolutionnaire comme objet à contempler. Bref, des points de vue qui, somme toute, intègrent parfaitement leur rôle au sein de la désinformation.

Mais ce serait ne pas saisir la réalité des choses et des rapports de forces en jeu. L'on peut dire : les albanais se sont donnés les armes, les moyens de pratiquer la critique, et ceci par delà toutes les impossibilités flagrantes ; ils sont passés à l'action, ils ont très pratiquement exprimé, à la hauteur de leurs moyens, leur refus. Maintenant, il faut voir le refus là où il s'exprime vraiment, quelqu'en soient sa forme et les limites mouvantes de son expression. Il n'y a pas à comparer un moment par rapport à un autre d'une façon absolue, mais il faut voir, pour chacun, en quoi il bouleverse les limites précédemment établies en lui, c'est-à-dire comment il rejoint le mouvement, il est le mouvement de la scission. Dans la fin des illusions. Il y en a toujours de plus tenaces, comme il y a aussi des moments où il n'est plus possible de croire en quoi que ce soit. Et il faut voir dans tout cela une dynamique réelle, la même dynamique du possible, et rendre hommage à ses expressions, partout.

Il y a après chaque assaut révolutionnaire des périodes qui surviennent en apparence vides et d'autant plus décourageantes. Ces périodes sont importantes puisqu'elles permettent un ressaisissement, une analyse profonde de la totalité des faits et des actes passés. Elles permettent tout autant les rencontres et des projets-événements à venir. Elles contiennent aussi leurs dangers, l'apparition de nouveaux idéologismes, d'arrêter le temps sur ce qui a été produit et bien produit. Ou de s'engager dans des activités activistes. La perception spectaculaire tend à faire reculer l'individu et les masses de leurs acquis et désir de bouleversement, qui tentent ainsi de battre en retraite sans ordre et sans conscience raison. Le désespoir se retourne en idéologie de la lutte armée. Or il y a d'apparentes défaites qui sont de véritables victoires, un fulgurant avertissement, un terrible réveil critique. Ce qu'enseignent les insurgés autonomes est la reconnaissance minimum des luttes radicales d'aujourd'hui à réaliser comme

revendication et programme : l'abolition de l'Etat comme abolition du pouvoir séparé, pour le pouvoir ressaisi au sein des conseils anti-étatiques, anti-spectaculaires comme activité humaine totale, dans le dialogue exécutoire et décisif, d'ouvrir ainsi le monde au possible. Voilà ce à quoi nous devons aujourd'hui nous préparer et dans quel jeu nous devons nous lancer. " L'unique entreprise intéressante, c'est la libération de la vie quotidienne pas seulement dans les perspectives de l'histoire mais pour nous et tout de suite. Ceci passe par le dépérissement des formes aliénées de la communication ". Guy Debord. (*Considérations sur l'assassinat de Gérard Lebovici*). **Le mythe de la société dite de communication est à détruire aussi.**

Tremblement de terre :

Ce qui secoue, qui détruit, qui atterre et enfin paralyse. Ce tremblement est tout autant comme un attentat, acte de terreur à laquelle ceux qui en sont les jouets ne peuvent réagir et sentent l'impuissance ; comme dans un tremblement de terre, il n'y a pas d'auteur du crime, mais des individus victimes du destin soudain.

L'éclat traumatique mis en oeuvre dans la liquidation du site de Renault à Vilvoorde, le cynisme de Mr Schweitzer, est la manière sur laquelle le système entier compte comme stratégie générale de communication, ce qui nous avait été communément annoncé par le massacre de Tian an men : il n'y aura plus de réforme. Il faut comprendre définitivement qu'il n'y a aucune distance entre Vilvoorde et Tian an men, la méthode née en 1989, assassine, qui ne se soucie pas de ses manières, mais de ses effets-buts, oui. Il faut taper vite, assourdir, aveugler (méthode des brigades de police "anti-terroristes", –grenades assourdissantes, grenades aveuglantes–). Le coup rude spectaculaire porté par sa violence, où l'on assomme et l'on négocie l'accompagnement à la mort, c'est la seule réponse possible, répétée, de la marchandise désarrimée. C'est aussi ce qui a été dit aux externes des hôpitaux grévistes : " *on ne négocie pas !*" : le

monologue est présent dans toute société totalitaire. La marchandise désarrimée, l'autonomie de l'économie, ce monologue entraîne l'uniformité des hommes du pouvoir et leur caste. Ils n'ont donc besoin d'aucun programme puisque c'est l'économie qui décide. Leur seule décision est d'entraîner la liquidation générale du social, et la liquidation de leurs concurrents. Dans cette liquidation, l'urne c'est le terrorisme ; l'Algérie, le Zaïre, la Russie, la France et l'Angleterre en sont quelques exemples. Ce terrorisme qui n'a plus vraiment besoin de cadre formel, -de raison politique, il se justifie en soi pour soi- a aujourd'hui tendance à s'autonomiser –voir le GIA, l'IRA, etc-. Comme toute marchandise il est lui-même désarrimé.

Cette société réactionnaire comme ce siècle, voit naître sa véritable scission, son démenti qui s'oppose aux formes de la contestation intégrée. Ces contestations intégrées, ces répliques néo-maoïstes, ces néo-fêtes que l'on situe avec l'effondrement des deux blocs capitalistes, ont ceci de réactionnaire qu'elles sont liées à la chute du spectacle et donc à la chute de la représentation extérieure. Ces contestations troublées n'expriment plus que la représentation de la " chute " de la société actuelle, elles ne sont à aucun moment un mouvement. La chute de la représentation extérieure n'est en fait que soumise à la force d'attraction, où son destin final est de se dissocier, éparpiller ses éléments. Ces contestations sont dans un temps qui n'est pas, et n'ont du qu'accepter le fait qu'il n'y aura ni plus de liberté, ni plus de démocratie. Renvoyant une quantité d'individus et de masses à ce que ce système reconnaît essentiellement : l'intégration de la psychologie de masse de la soumission. (Les défilés Bruxellois des journées blanches, suite au pourrissement des moeurs propriétaires –voir texte : ARGENT, du N° 2 de L'ACHÈVEMENT–, en seront les temps forts. Le spectaculaire concentré absorbe ainsi toutes les rancunes et les règlements de comptes envers le pouvoir).

LE COMMENCEMENT D'UNE EPOQUE

« Nous vivrons assez pour voir une révolution politique ? *nous*, les contemporains de ces Allemands ? Mon ami, vous croyez ce que vous désirez », écrivait Arnold Ruge à Marx, en mars 1844 ; et quatre ans plus tard cette révolution était là. Comme exemple amusant d'une inconscience historique qui, entretenue toujours plus richement par des causes similaires, produit intemporellement les mêmes effets, la malheureuse phrase de Ruge fut citée en épigraphe dans *La Société du Spectacle*, qui parut en décembre 1967 ; et six mois après survint le mouvement des occupations, le plus grand moment révolutionnaire qu'ait connu la France depuis la Commune de Paris.

(I.S. n°12)

Les masses soumises, déplacées en décembre 95, comme à Bruxelles, sonnent la fin des mises en scène colorées de spectacles grandioses, dont le ridicule commence à tuer. Tuer l'isolement, la représentation extérieure, l'attente, ce sont des scissions qui pointent dans le ciel de la décomposition de toutes les structures de représentations sociales, politiques, financières. Ces protestations aliénées n'ont plus d'autre choix que celui de finir la dissolution, par son procès et sa scission du monde spectaculaire marchand. Cet achèvement en est le procès, la scission est la réalisation des individus désaliénés autonomes. Le pouvoir se veut fort (quoique très divisé), il se veut offensif (quoiqu'il agisse coups par coups, et tous actes sont désespérés d'autant plus qu'ils sont immédiatement détruits par son émiettement). Comme cela se passe en France, la publicité sur les familles réactionnaires et fascistes accompagne les licenciements massifs, la fermeture de sites industriels et la censure. (La planification de la marchandise, sa

tendance à l'uniformité qui abroge toute illusion de choix, mais qui affirme ce qu'elle est : *il n'y a plus de choix*. Il n'y a qu'une méthode, donc un produit unique. La surproduction de la marchandise humaine est d'autant plus assimilée à l'existence de chose, qu'elle est maintenant une " arme " lancée dans les luttes fractionnelles –de la bureaucratie en général, et des partis fascistes en particulier– " arme " pour ceux qui n'ont pas accès, encore, à une logistique militaire conséquente).

Les grèves de décembre 1995, les protestations de Belgrade, puis celles des ouvriers du site Renault de Vilvoorde, sont toutes sous les mêmes enchantements désarmants. Ce sont des protestations vives en couleurs, en sonorités, en images ; pauvres en revendications, comme en actes. Elles se reconnaissent entre-elles par leur désespoir d'être à la fin comme à son début, *il ne s'est rien produit*.

Cette détresse indigente est conduite par les centrales syndicales qui mènent **l'accompagnement d'urgence du social et des travailleurs en fin de vie**. Le concept de répétition : passé-présent, présent-passé, 2-1, 1-2, où le présent passé n'est jamais dépassé, la répétition est donc le mouvement par l'absurde, la répétition numérique ; où le " moyen armé " n'est que l'emploi du modèle existant, des dites luttes qui entérinent le rapport dominant dominé. Le gréviste est extérieur à la lutte. Tous ensemble, ils regardent leur grève passer, et ne rien transformer. Grève domestique, numérique, mortelle, le gréviste est extérieur à la lutte, il est le figurant.

La scission intérieur-extérieur entraîne une hiérarchisation dans le dit dialogue syndical ; un genre qui condamne l'individu et son ressentiment dans un rapport secret, Etat-patronat-syndicat envers la base, d'où il sera l'éternel perdant. L'essentiel dans cette tautologie existe par la permanence des trois Etat-patronat-syndicat. Se figure-t-il que la permanence des permanents syndicaux est séparée de la fusion économique-étatique, qui s'est opérée dans la chute de l'activité

révolutionnaire dans la première moitié de ce siècle. Il est effectif que tant qu'il existera une croyance envers ce qui n'est plus, les grévistes trouveront naturel l'usage et la présence syndicale, et celle de la **délégation extérieure**. Les négociations Etat-patronat-syndicat sont tenues secrètes dans un lieu secret car réside le caractère privatif syndical dans le monologue avec l'Etat et le patronat (les ouvriers de Vilvoorde mis à l'extérieur des discussions ont cassé des vitres pour pénétrer cet intérieur qu'ils avaient eux-mêmes quitté).

La quête de l'impossible réforme se pose comme quête de l'idéal (imparfait) (gagner du temps dans la survie, sur la liquidation). Une éternelle répétition, où la brutalité de la liquidation laisse sans réponse. Vilvoorde dormait, le monde dormait, lorsqu'à Séoul les émeutes éclatèrent ; le lieu de la production le plus moderne (Vilvoorde) se pensait pièce maîtresse de la chaîne des hautes techniques de la communication, là l'ouvrier idéalise et l'économie et son objet de production. En l'aterrant, il était facile de le laisser sans voix, le syndicat n'avait rien prévu que l'inintelligence organisée, de le faire se promener à travers de piteuses eurogrèves, où l'arrivée est comme à son commencement. Le désespoir faiblesse est encore le centre de l'illusion du travailleur.

Le cycle répétitif de ce schéma (grève domestique [syndicat] reprise), où l'alternance des deux fait ce faux changement, mouvement par l'absurde, mouvement du temps aliéné. Ce schéma montre l'éternité du répétitif et la glaciation, où la rupture dite subversive a le dessous sur la reprise ; ce n'est qu'une lutte fictive prise dans la glaciation de l'ordre (unité du temps spectaculaire).



Quelle insolence ! Composition alogique

La marchandise idéologique et démocratique ne s'unifie pas, c'est une guerre d'un autre genre. La société entière s'est avancée là-dessus : sur le fait que l'on doit se passer de la démocratie et de la liberté même sous forme de marchandise.

Le bouleversement social comme mythe peut être surmonté quand il est rejoint et devient histoire consciente, il faut que la participation réelle à l'histoire soit vécue par des groupes étendus. De cette communication pratique entre ceux qui *se sont reconnus* comme les possesseurs d'un présent singulier, qui ont éprouvé la richesse qualitative des événements comme leur activité, et le lieu où ils demeurent comme leur époque, de cette communication naît le langage de la communication historique, le *mémorable* et la *menace de l'oubli*. Afin que le temps n'abolisse pas les travaux des hommes. Le raisonnement sur l'histoire est, inséparablement, *raisonnement sur le pouvoir*. Partout dans le monde le changement et son désir ne

parviennent pas à s'unifier, ni à s'unir. Mais le temps historique est devenu conscient, mais pas encore conscient de lui-même.

Conclusions

“ Je choisis cette remarque, entre douze ou quinze que je vous ferai faire de même nature, pour vous donner à entendre l’étendue du mal qui n’est jamais à son période que quand ceux qui commandent ont perdu la honte, parce que c’est justement le moment dans lequel ceux qui obéissent perdent le respect ; et c’est dans ces mêmes moments où l’on revient de la léthargie mais par des convulsions ”.

(Cardinal de Retz, *Mémoires*)

Deux points de vue s’affrontent : le spectaculaire, et l’anti-spectaculaire, chacun maintenant est conscient visiblement de la présence l’un de l’autre ; c’est à partir de cela que se jouent les forces en présence. Chacun des deux partis désespère l’autre par son existence même. Mais question de désespoir : on peut désespérer un individu, au point de précipiter des événements, de les rendre téméraires.

Pendant que nous écrivons, la scission spectaculaire dans l’économie politique (économie et politique) opère encore. Les *mass média* montrent partout dans le monde des hommes qui demandent soit la liberté d’expression et plus de démocratie ; soit, quand l’économie les liquide et que le travail aliéné fout

l'camp, demandent plus d'économie et de partage du travail aliéné. La réponse ne se fait pas attendre, dans la division sociale des illusions, l'économie atteste à tous qu'elle est redoutable, et qu'elle veut être redoutée. Attestant ainsi que la démocratie n'est que le souvenir d'un temps qui n'est plus. Pourtant, en ce moment-même, l'Albanie nous donne des leçons de démocratie directe, réponse sociale moderne et historique des conseils antiétatiques, où s'exerce le singulier de l'individu dans le singulier temps commun de la vie quotidienne. On rajoutera que le spectacle décline, puisque son mode de vie désespère les individus au point qu'ils veulent en exercer un autre ; et cet autre rapport social n'a pas d'autre choix pour se vivre que d'englober la société, l'événement c'est ça.

Trois images négatives

La place Tian an men entourée de tanks.

Le vieux Shanghai historique entouré de bulldozers.

L'albanie entourée d'une invasion militaire. Cette société n'aime pas la contradiction.

Ici en France, on voit des individus manifester pour demander de la liberté d'expression et plus de démocratie. En cela le spectacle affronte son essentiel démenti. L'économie-politique est la domination sur l'homme dans tous ses aspects. L'homme, en prenant possession de sa vie, prend possession de tous ses aspects : il maîtrise son pouvoir par la démocratie directe, et il maîtrise la production (qui n'est plus marchande, car non spéculative). C'est en vain que l'on cherchera un bouleversement ou une solution au problème existant si ce

problème n'est posé qu'à moitié : rien ne sert (et c'est impossible de toute façon) de vivre libre de ses pensées et de ses idées dans un monde aliéné par l'esclavage salarié, ni de vivre riche et sans travail dans un monde où l'on ne peut penser ni s'exprimer librement. Dans les deux cas, il reste des choses que l'on n'a pas décidé et que l'on subit.

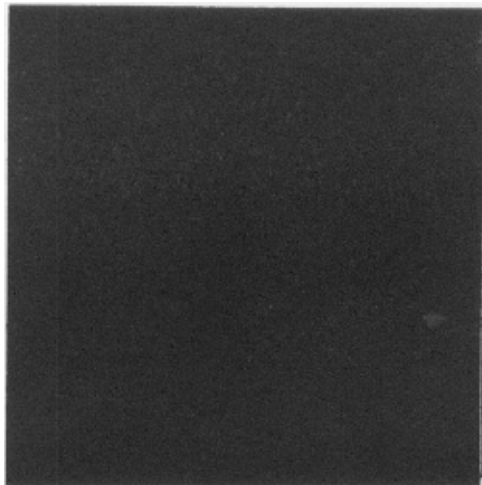
En Corée du sud le syndicat dit illégal atteste le spectaculaire intégré, atteste aussi qu'il en est une émanation ; atteste le côté sauvage des grèves, que les déserteurs de la représentation existent, au point de vouloir une fois encore les doubler (infiltration, usurpation). A Vilvoorde comme ailleurs dans les grèves des internes et dans toutes les grèves en cours, la situation est désespérante, et l'on voit déjà la puissance de ce désespoir plaquer le vieux monde et ses imitations de luttes spectaculaires.

Au fond des choses, la nouvelle abondance est l'abondance de pauvreté, où la question centrale remonte : le sens de la vie enchaînée à cette production ; puis autre chose, pour ceux qui désespèrent de ne retrouver l'unité initiale de la libération de l'humanité, émancipation économique et émancipation politique : cette unité retrouvera son mouvement lorsque le prolétariat sera rejoint sur ses assauts effectifs et non sur ce qui serait souhaitable. Seul à partir de ce qui est, le possible se construit.

La social-démocratie, le long de ce siècle, a su faire renoncer à l'émancipation globale de l'humanité, elle a exercé son règne sur la division sociale sur ce credo : les uns demandent plus de démocratie, du spectacle consultatif, de la liberté marchande. Mais voilà, la marchandise et l'homme marchandise avaient une certaine liberté marchande, mais voilà qu'il y a trop de marchandises et trop d'hommes, donc on supprime la liberté marchande. Une NEP (Nouvelle Politique Economique, comme celle qui eut lieu de 1921 à 1928 en URSS, liquidant la situation révolutionnaire des Soviets) se prépare, l'achèvement

de l'ancienne productivité a fait son temps ; la liquidation est permise ! Le conflit s'est installé, définitif, entre les deux contradictions internes au capitalisme, qui s'opposent en toute conscience ou en toute inconscience ; l'accumulation brutale de capitaux sous forme concentrée, sauvant ce qui est encore source de richesse, par un principe centralisateur, par la liquidation de l'ex-diversité marchande (mode de vie américain) pour un produit unique (exemple : trop de producteurs de voitures en Europe). Et la surproduction de la marchandise, dont la marchandise démographique, produite par la société de masse n'est plus nécessaire au service du capital à présent ! Le péril est grand, la psychologie de masse de la soumission, le spectaculaire concentré, est posée là afin de réunir policièrement ce qui est divisé, une société de classes inconciliable dans l'achèvement présent. Ainsi on voit deux types de spectacle se produire : soit des grèves neurasthéniques tenues par les syndicats suite à des annonces de liquidation choc, soit des manifestations blanches faites pour réunir sous l'effet de solidarité sociale de masse dans la peste émotionnelle, sous l'effet de peur, d'enfants et individus renvoyés à la mort brutale. Dans les deux cas, anesthésier la conscience et la colère de la conscience qui se font jour. Les propriétaires bureaucratiques de la société existent bien, et ils ont le pouvoir de décider de nos jours et de nos nuits ; au jour d'aujourd'hui, ce spectacle qui prend des formes de sommeil cataleptique, l'irrationnel nationalisme, perd non pas sa fonction mais ses effets, qui ne semblent ni durables ni sûrs à tenir les hommes à distance du pouvoir, ainsi que des jugements sur le pouvoir. La redoutable question qui se pose pour le pouvoir : *Le spectaculaire intégré règne mais ne gouverne pas, la négation intérieure s'affirme, la folie est contredite*. Le mensonge qui ne rencontre pas de contradiction devient folie ; des individus sensés demandent de la liberté ou la prennent. La désillusion règne, notre époque en est le lieu. La société dite de communication est l'achèvement de la société dite soviétique, elle en a accompli une partie du programme du Futurisme –cher à Marinetti et à Mussolini– elle

reste essentiellement comme son origine, centralisatrice, pouvoir concentré, propriétaire de la société globalement. Elle a armé ses forces technologiques pour essentiellement embrigader les individus au diktat économique à leur corps défendant ; son style est essentiellement policier, liquidateur, tout mouvement lui fait peur.



Cette société n'aime pas la contradiction.

Nous écrivons uniquement pour le même côté de la société, nos amis sont ceux avec qui nous ne nous brouillons jamais.

Pendant que nous écrivons, les événements continuent en Albanie ; et partout dans le monde ils n'en finissent pas dans la liquidation.

A Lyon, mars-avril 1997. Les Associés Autonomes.

La capacité de rencontre est une donnée humaine et de liberté, et la question se pose de savoir pourquoi certains êtres en sont privés.

Au cours de ce printemps, des individus viennent de découvrir des formes de luttes qui rappellent curieusement celles des communards de 1871, des révolutionnaires espagnols de 1936 et plus près de nous les grèves sauvages et les occupations de mai 1968 ; mais il n'y a là rien qui fût « étranger » aux révolutionnaires, les luttes sociales ayant toujours trouvé bon de s'inspirer de toutes les expériences historiques, sans se soucier de leur « nationalité ». C'est donc cet aspect « internationaliste » que le pouvoir a tenté de déguiser en une simple imitation de pratique mafieuse. Les insurgés n'imitent pas bêtement des pratiques étrangères à leur humanité, leur pratique est cependant une critique de cette institution étrangère que sont l'Etat et le vieil ordre. On trouve normal que les factions au pouvoir importent et imposent un mode de vie unique à imiter, la répression, les illusions économistes et la redoutable obéissance ; le « peuple », lui, fait connaissance avec la plus belle production du prolétariat mondial : le reniement de l'économie politique et la proclamation en actes de notre existence. Là où la conscience sociale en actes est le point culminant de notre temps.

Jamais la non communication n'abolira le hasard. A la fin du règne des apparences, Lyon avril 1997. Les Associés Autonomes.

RIEN N'EST PERMIS, TOUT EST VRAI.

« EN MAI FAIS CE QU'IL TE PLAIT »

Réédition augmentée